

A mes amis René et Jean qui ont
su me faire partager leur amour de
la terre et de la nature.

Sur les traces du quartanier

1

Un soir de novembre 1996...

La main sur la scie n'hésite qu'un instant. Puis, dans un mouvement frénétique, les dents d'acier s'incruster dans la peau et s'enfoncent dans la chair encore tiède. Le sang afflue, coule le long du plateau, tombe sur la chaussure et forme une petite flaque brillante et bombée près de la semelle droite. Une bouillie rosâtre colle aux dents pointues et une lueur nacrée annonce l'os. La lame ne s'arrête pas pour autant.

L'opération nécessite à peine un quart d'heure. Au front de l'homme perle une sueur dont l'odeur rance se propage dans l'air. Agacé par les gouttes qui glissent dans ses yeux et brouillent sa vue, il s'essuie d'un revers de manche et pose l'outil sanguinolent. D'un coup de poing il sépare l'os en deux. Une masse d'acier s'abat deux fois sur l'extrémité du plus petit morceau, une esquille d'os gicle et lui pique la joue avant de tomber au sol. Il la ramasse, la plante dans la chair, et ouvre un sac pour congélateur grand modèle, un de ceux qui servent à conserver les quartiers de sanglier. A l'aide d'un rouleau de papier absorbant, il essuie soigneusement chaque extrémité sciée, enfile le morceau dans le sac transparent, le jette sur les autres remplis de gibier déjà congelé, entre un cuissot de chevreuil et un rôti de marcassin. Le couvercle du congélateur rabattu, il s'assure de sa fermeture. Une fois, un morceau trop volumineux et mal rangé l'avait gardé entrebâillé, quand il s'en est aperçu, toute la viande était déjà foutue. Il pousse alors un grand soupir et s'essuie à nouveau le front d'un revers de manche.

L'autre morceau, plus encombrant mais relativement léger, est chargé à bras le corps. Dehors, il fait sombre, mais pas encore nuit. L'homme n'est pas inquiet, personne ne viendra le déranger. Il retourne dans la pièce où flotte une odeur de sang douceâtre, lave l'étal et les outils à grande eau, les frotte avec une brosse imprégnée d'eau de Javel, vérifie les dents de la scie, inspecte la tête du marteau et range tous les outils à leur place. Un coup d'œil le rassure sur l'ordre qui règne à nouveau. Il éteint la lumière. Avant de partir, il s'adosse au chambranle de la porte, maîtrisant un léger étourdissement, puis la ferme.

La semaine prochaine il ira se promener dans le bois Bourret. Il a repéré un endroit où les champignons pullulent, un lieu connu et béni des habitants de la commune, convoité par tous les ramasseurs du dimanche. Mais cette fois-ci il sera le premier sur les lieux.

Désormais, il ne lui reste plus qu'à attendre.

Trois ans plus tard

2

Septembre 1999. Une rencontre percutante.

Sur le CD 41 entre Eyzin-Pinet et Meyssiez, une 4L bonne pour la casse zigzague dangereusement. En face, un 4X4 tractant un van s'engage prudemment sur la même route en direction de Vienne. Il ne faut pas longtemps à son conducteur pour deviner que la Renault va jouer à l'auto tamponneuse. La vieille guimbarde oscille de droite à gauche et dévie du centre de la chaussée, comme irrésistiblement attirée par le 4X4. Elle se dirige d'ailleurs droit sur lui et le percute avant d'exécuter un superbe vol plané dans le champ de céréales.

Le frein enfoncé à fond par un coup de pied nerveux fait crisser les pneus. Le van chasse un peu de côté, se redresse, puis stoppe net. Le conducteur soupire de soulagement, quand un bruit de tôles broyées résonne et une secousse le projette sur son volant. Un coup d'œil au rétroviseur lui confirme que des abrutis viennent de s'encastrer dans le van.

La portière du 4x4 s'ouvre. Une femme en jean et chemise à carreaux jaillit, au paroxysme de la colère, insultant ceux qui lui sont rentrés dedans et qu'elle ne distingue encore pas jusqu'à ce qu'elle découvre la couleur du véhicule. Alors elle lève les yeux au ciel, des gendarmes ! Manquait plus que ça !

Pas contents les pandores, surtout le petit moustachu aux bacchantes en guidon de vélo qui se rue sur l'avant de la voiture et découvre avec effarement le capot enfoncé. Il explose.

- Non mais, ça ne va pas de piler comme ça !

Elle riposte aussitôt, encore plus furieuse.

- Il ne fallait pas me coller au cul ! Et puis, je n'y suis pour rien. C'est de SA faute à ce foutu péquenot à moitié beurré !

Les deux gendarmes suivent son regard. En contre bas, la voiture est couchée sur le côté. Le conducteur en sort indemne, comme étonné. Il s'exclame :

- Mais ! Sacré nom d'un chien. Qu'est-ce que j'fous là ?

La femme l'apostrophe rudement.

- Espèce de poivrot ! Tu ne peux pas cuver ton vin avant de conduire !

Son visage est écarlate, elle est sur le point d'exploser. Le petit moustachu tente de la calmer.

- Mademoiselle ! ...

Il la retient par le bras devinant qu'elle est prête à descendre dans le pré pour faire sa fête au chauffard. Mais la fille qui n'aime pas qu'on la retienne, le repousse brutalement et le gendarme manque de tomber.

Le gendarme Grandjean, vexé, s'adresse à elle.

- Oh vous, vous ne m'avez pas l'air net ! Vous allez souffler dans le ballon, comme l'autre !

- Quoi ! Moi, souffler dans le ballon ! Et pourquoi ?

- Vous semblez bien excitée !

- Il y a de quoi !

Il s'approche pour tester son haleine et elle recule, outrée.

- Ne me touchez pas, et faites votre boulot au lieu d'importuner les contribuables qui n'ont rien à se reprocher !

Elle fait le tour du van.

- Merde alors, la porte est complètement bousillée. Imaginez un peu si *Pandore* avait été encore à l'intérieur !

- *Pandore* ?

- Oui, mon cheval !

Grandjean, à peine calmé, la scrute d'un air soupçonneux.

- Vous savez ce que c'est un *pandore* ?

Elle hausse les épaules.

- Tu parles ! C'est un mec dans votre genre. Et puis j'ai le droit d'appeler mon cheval comme je veux. Ce n'est pas un âne, je ne vois pas pourquoi vous vous sentez vexé !

- Insultes à un agent dans l'exercice de ses fonctions ! Vous savez combien ça peut vous coûter ?

L'autre gendarme, un grand brun au regard chaud qui a tout de l'Italien, doté lui aussi d'une paire de fines et séduisantes moustaches sous un grand nez, intervient, plus conciliant, venant de reconnaître la femme qui affronte son camarade. Il lui lance un regard complice.

- Oh là ! La guerre est terminée depuis longtemps !

Il désigne le paysan et s'adresse à son camarade.

- Je vais l'aider à remonter. Apparemment il est indemne.

Il fait face à la conductrice et la salue. Un mètre soixante, queue de cheval, nerveuse, sportive et pas timide. Elle lui rappelle Rachel, sa compagne, en plus petit et en blond.

- Bonjour Madame, adjutant Bernard Di Nazzo. Et voici le gendarme Grandjean. Vous n'êtes pas blessée ? ...Ah, tant mieux ! Alors, sans doute pourrez-vous nous expliquer comment cela est arrivé !

Grandjean, GJ pour ses amis, furieux de s'être donné en spectacle, intervient sans lui laisser le temps de répondre.

- Et moi, j'aimerais vérifier vos papiers, s'il vous plaît !

Sans un mot, elle fait demi-tour et plonge sur le siège avant de sa voiture. Seuls ses pieds dépassent. La boîte à gants claque. Elle revient en lui tendant une liasse de papiers, l'œil provocateur. GJ les brandit d'un geste vainqueur.

- Des photocopies, ce n'est pas du tout réglementaire !

Au lieu de lui répondre directement, elle lui tourne carrément le dos, et jetant un regard confus vers Di Nazzo, baisse un peu la tête.

- Je sais, mais j'étais pressée. Mon sac est resté avec mes bagages dans ma chambre. J'avais hâte de libérer mon cheval, il est resté enfermé dans le van depuis trop longtemps. Je viens du Ranch des trois sources où il restera en pension.

GJ trépigne sur place devant cette femme qui a tout l'air de le mépriser, lui, le sans grade au profit de son camarade dont les manches brillent d'une barrette or et blanche. Toutes les mêmes ! L'adjudant, devinant tout de suite que la mauvaise humeur de son collègue monte, s'interpose adroitement et parcourt les photocopies avec un regard malicieux qui n'échappe pas à la conductrice.

- Madame Cécile Forest, domiciliée à Annecy-le-Vieux, Haute Savoie. Vous êtes en vacances dans notre région ? demande-t-il aimablement.

Elle approuve d'un hochement de menton.

- Et vous pensez rester ici quelque temps ?

GJ s'agace : voilà que Bernard fait du baratin à la donzelle !

Sa réaction n'échappe pas à la jeune femme. Elle sourit d'un air narquois.

- Il me reste encore quelques jours. Ensuite, je reprends le boulot, comme tout le monde.

L'adjudant surprend le regard culpabilisant de son camarade et se justifie d'un air goguenard.

- C'est juste pour la déclaration !
- Ouais ! J'avais compris !

Il hausse les épaules et descend dans le pré pour examiner la voiture. Elle a plus de mal que son propriétaire. D'un œil méprisant, il enveloppe la fille qui s'entretient aimablement avec Di Nazzo.

- Encore une qui a acheté un bourrin sur un coup de tête, et qui s'en débarrasse à la première occasion, ronchonne-t-il. Habiter Annecy et laisser son canasson ici, faut croire qu'elle n'a pas envie de le monter souvent !

Il les rejoint en brandissant un Alcootest et désigne le paysan qui avait grand mal à le suivre.

- 2,35g ! Il est bon pour le trou. Je préviens la brigade de Saint Jean !

L'adjudant lui désigne la conductrice.

- Madame Forest ! Elle est en vacances dans le coin.

Et se retournant vers leur véhicule, il jette un coup d'œil consterné au capot enfoncé.

- Désolé, elle n'y est pour rien. On l'a dans le baba ! soupire-t-il.

Grandjean la gratifie d'un regard noir qu'elle lui rend aussitôt. Di Nazzo s'inquiète : ça commence bien !

- La Clio, elle peut rouler ?
- Oui, on pourra rentrer à Vienne.

La jeune femme récupère ses photocopies et, ignorant toujours GJ, interroge l'adjudant.

- Vous êtes basés à Vienne ?
- Oui. La brigade locale est située à Saint Jean de Bournay, mais nous faisons partie de la Brigade de Recherches de Vienne. D'ailleurs, il faudra que vous veniez à la Compagnie pour remplir le constat d'accident et faire la déclaration aux assurances. Vous trouverez ?

Elle lui adresse un charmant sourire.

- Je me débrouillerai !
- Et nous présenter vos papiers, les vrais. Si vous les possédez, bien entendu ! rôle Grandjean.
- Et souffler dans le ballon peut-être ! riposte-t-elle du tac au tac.

GJ soupire et pique du nez.

- Bon, ça va, je me suis énervé ! C'est la première fois que je cabosse un véhicule militaire. Je n'aime pas ça !
- Moi non plus ! Après tout, Pandore aurait pu être blessé dans cet accrochage. Comment vais-je faire pour le transporter ?

GJ prend un air dégagé, fait le tour de l'attelage, détaille le van et hausse les épaules pour minimiser sa responsabilité.

- Bof, ce n'est presque rien ! Et votre 4X4, il ne se souvient même plus de la caresse de la 4L !
- Pour la 4L sans doute, mais en ce qui concerne votre véhicule et le van, ce sera à vos frais !

Di Nazzo hoche la tête de désespoir. Ces deux-là ne sont vraiment pas faits pour s'entendre.

- Pourriez-vous passer demain ? demande-t-il à la jeune femme qui détaille toujours son van d'un air consterné.
- Aucun problème. Vers neuf heures, ça vous va ?

L'adjutant réfléchit et se laisse aller à un sourire devant le regard étonné de son camarade qui ne comprend rien à son attitude.

- OK. J'ai déjà un rendez-vous mais ça pourra aller.

Après un bref salut, elle monte dans sa voiture et démarre.

Un Trafic se devine au bout de la route, la nuit est proche. Le conducteur de la 4L toujours assis sur le bord du fossé contemple sa voiture avec hébétude.

- Mais, qu'est-ce qu'elle fiche là ?

L'adjutant avance au-devant de ses camarades.

- Salut les gars. Voilà un client pour vous !
- C'est le père Pinot. Il a encore fait des siennes !

Di Nazzo éclate de rire.

- Dites-moi qu'il vient de la Charente maritime et ça complétera le tableau !
- Non, il habite une ferme autour de Meyssiez. C'est un habitué de la lichetrone, pas bien méchant, mais cette fois-ci il conduisait. Rien de grave ?
- Non, juste de la tôle.

GJ marmonne.

- Et moi, je vais me faire taper sur les doigts. Dossier disciplinaire et tout le bataclan.

Son camarade intervient.

- Tu l'as bien cherché ! Je venais juste de te prévenir, tu roulais trop vite. Tu as entendu ce qu'elle a dit : « fallait pas lui coller au cul » En tout cas, ajoute-t-il malicieux, pas comme ça !
- Hé bien rassure-toi, ça ne risque pas. Un engin pareil, c'est à décourager les plus hardis. Ce n'est pas une femme, c'est un tank. Et pas commode en plus !
- Elle est petite, c'est du concentré !

Les gendarmes se séparent. La Clio hésite, tousse d'une voix éraillée et démarre docilement au grand soulagement de Grandjean.

- Doucement, hein !
- Ca va, n'insiste pas !

Ils roulent en silence pour débusquer un éventuel problème technique. Di Nazzo a toujours un demi-sourire sur les lèvres.

- Ma parole, elle t'a subjugué la petite. Tu planes !
- Mais non, je n'ai pas besoin de ça, je suis casé, moi !
- Ouais ! Et bien, je vais en parler à Rachel.
- Jaloux ! Tu ferais mieux de t'inquiéter de ton sort. Si tu agresses toutes les filles que tu rencontres comme tu l'as fait avec celle-là, tu finiras vieux croûton.
- De toute façon, je ne suis pas prêt à draguer cette nana. Et demain, je vais lui éplucher tous ses papiers à la loupe et inspecter de près sa voiture : pneus, feux, ceintures de sécurité et tout le bazar. *Aux pieds*, qu'elle sera ! Elle ne va pas faire sa loi, pour qui se prend-elle, cette grignette !

- C'est ça, et elle nous accusera de harcèlement ! Faut plus rigoler avec ces histoires, tu ne serais pas le premier à te faire remonter les bretelles. Les contribuables, il faut les ménager et les respecter !
- Je n'ai rien contre et je ne suis pas raciste, je ne contrôle pas que les noirs et les Maghrébins comme *certain* !
- Non, mais c'est pire, t'es misogyne, et cette nénéte, elle l'a tout de suite remarqué ! Alors, fais gaffe, elle doit être davantage au courant de ses droits que tu ne le crois, et à mon avis, elle ne se laissera pas intimider par ton regard en coup de fusil et tes moustaches en guidon de vélo !
- C'est ce qu'on verra ! Je vais être ré-gle-men-taire. Tout y passera, un excès de zèle de temps en temps, on ne va pas me le reprocher !

L'adjudant lui tape amicalement sur l'épaule.

- Mais non camarade, ça remplacera ceux qui détournent la tête quand ils voient une infraction...
- Qui, s'ils la relevaient, les empêcherait de rentrer déjeuner à l'heure et les obligerait à affronter leur douce moitié, complète GJ en riant.
- Tout à fait ! Allez, en route. Pour nous, ce sera encore une fois et toujours, une confrontation avec le four micro onde ! C'est moins dangereux qu'une femme en colère !

Cécile Forest a regagné sa chambre d'hôtel, pour deux jours seulement. Ensuite elle emménage. Elle pense à son van et sourit en évoquant Grandjean.

- Celui-là, on voit bien qu'il ne me connaît pas ! On va rire, il va me le rénover mon van, ça ne va pas traîner !

3

Sous l'œil de la lune

La ferme n'est plus qu'à une centaine de mètres. L'homme avance, grimaçant, le pas mal assuré. Avant de traverser la cour, nue et blanche sous l'oeil de la lune, son regard inquisiteur suspecte chaque forme sombre qui entoure le grand bâtiment. Dans l'ombre du bosquet il épie un mouvement ou un bruit qui le ferait reculer. Pas question de se faire remarquer. Pas de chien. C'était déjà ça. Il inspire profondément, se raidit pour dominer la douleur qui irradie son bras et traverse d'une traite la cour caillouteuse. Ses chaussures dérapent et crissent sur les pierres, il accélère, et sur le point de perdre conscience, s'accoude sur le rebord d'une fenêtre. Dans la cuisine, un homme somnole un magazine posé sur ses genoux. Le tapotement sur la vitre lui fait relever le nez et tourner la tête. La surprise puis la contrariété s'inscrit sur son visage. Il se lève en soupirant et traîne les pieds jusqu'à la porte.

- Qu'est que tu fous là, à cette heure ?

La voix n'est pas accueillante. Le visiteur se jette sur lui, agrippe un de ses bras et le relâche en constatant son air peu affable.

- Il sait tout ! Il a voulu me faire la peau, en bas, près des souilles !
- Enfoiré ! Je t'avais dis d'arrêter ce petit jeu !
- Tu comprends rien ! hurle-t-il, il sait tout, pour moi et pour toi, j'en suis sûr ! Tiens, regarde !

Il plaque ses doigts à hauteur de sa clavicule droite, le sang fait une tache sombre sur l'épaisse chemise de coton.

L'autre hausse les épaules, gonfle ses joues et souffle.

- C'est pas grand-chose, juste une égratignure. S'il avait voulu te descendre, il ne t'aurait pas raté.
- Faut que tu me soignes. J'ai pas envie que ça s'infecte, et chez moi j'ai rien.
- Vas chez le toubib. Si c'est grave, il le fera mieux que moi.
- Et je lui raconterai quoi, au toubib, s'il me demande comment je me suis fait ça !

Son interlocuteur s'agace. Il n'a qu'une envie, le fiche dehors.

- C'est rien je te dis. Juste un peu d'alcool à 90° et tu t'en souviendras plus !
- Pas question ! Et puis, tout ça c'est ta faute. C'est toi qui as eu l'idée. J'aurais jamais dû t'écouter, ça va tout foirer. Il ne s'en tiendra pas là, je l'ai vu dans ses yeux. Maintenant, tu t'occupes de moi ou j'aurai vite fait de lâcher quelques paroles. Et on sera deux à être emmerdés.

Le fermier pâlit brusquement. Ce petit con serait bien capable de le faire foutre dedans. Ses menaces se faisaient de plus en plus insistantes.

« Faut arrêter ça une bonne fois pour toutes, pense-t-il. Il devient trop dangereux. »

- Bon, d'accord, mais pas ici.

Le blessé jette un coup d'œil à l'intérieur de la cuisine.

- T'es seul, alors qu'est-ce qu'on risque !
- On ne sait jamais. Amène toi dans la grange, j'ai ce qu'il faut. T'étais à pieds ?
- Oui. Je pensais revenir demain avec mon fourgon. La nuit, les phares sont trop visibles.
- Je te raccompagnerai d'un coup de bagnole et on oubliera tous les deux cet épisode.

Le blessé approuve et soupire.

- J'espère que l'autre fermera sa gueule !
- De toute façon, pour le reste, personne ne peut savoir.
- Mais moi je sais ! murmure la mince silhouette d'un ton menaçant, assez fort cependant pour que son compagnon l'entende..

Il ignore qu'il vient de signer sa condamnation à mort. Son adversaire le jauge et retient un mince sourire sur ses lèvres. Il baisse la tête pour dissimuler la lueur qui éclaire son regard. Il reprend d'un ton bougon.

- Fait chier ! Allez, passe devant et grouille !

La grande porte de chêne délavée par les pluies d'un siècle résiste un peu, puis s'ouvre sous la poussée des deux hommes en allant claquer contre le mur en pisé. Le plus petit des deux s'arrête pour reprendre son souffle et s'avance en direction de la camionnette. Il s'y appuie un instant et ferme les yeux. Un bruit le fait sursauter, un claquement sec qui lui est familier, celui d'un fusil qu'on arme. Il ouvre les yeux, fait un brusque demi tour et comprend en quelques secondes.

- Fais pas le con ! Arrête !

Le canon s'abaisse, l'œil s'approche de la visée. Pris de panique, l'homme devenu gibier se met à courir en direction de la sortie. Il titube, se redresse, manque de tomber et repart en une fuite désespérée. Un rire retentit dans le hangar, un rire de dément. Le doigt presse la détente. L'homme sait qu'il n'a aucune chance. Une cartouche le stoppe net dans sa course. Il s'affale, le nez dans la terre, juste à l'entrée de la grange. Son agresseur se penche, le retourne et maugrée.

- Merde; j'l'ai raté!

Le corps soulevé et tiré est jeté dans la camionnette.

- De toute façon, Je ne lui donne pas longtemps pour survivre dans le coin où je vais le foutre, il est bien amoché. Et pas plus de trois jours pour qu'on le découvre. On va rire !

Puis il ajoute en regardant le corps inanimé.

- On verra si tu es capable de ramper dans le bon sens, connard !

Le ruban d'asphalte rétrécit et disparaît dès l'entrée du sous bois. Ce n'est plus qu'un chemin de terre qui cahote au gré des ornières et des trous faits par les récentes pluies. L'homme arrive très vite sur place et se gare sous un châtaignier. Il connaît parfaitement les lieux. La lune éclaire le sol à travers les arbres, une lumière blanche, irréaliste, facilitant sa marche comme en plein jour. Il reprend deux fois son souffle et rajuste sa charge. Enfin à mi parcours de la pente envahie de ronces et de fougères, une bosse s'annonce.

- Pas trop tôt ! malgré-t-il.

Il s'accroupit et pousse le corps devant lui, le plus loin possible. Pas si facile que ça ! Un rapide coup d'œil alentours le rassure. Sans une pensée pour sa victime il rebrousse chemin, l'oreille aux aguets. Pas un véhicule ne le croise sur le chemin du retour, dans les autres fermes, les volets sont clos. La porte de la grange se referme en claquant. Il soupire, jette un regard complice vers la lune et s'assure que rien autour ne dénonce le passage de son visiteur. Une demi-heure plus tard, il s'enfonce confortablement dans son lit, satisfait.

- J'aurais dû faire ça depuis longtemps !